

Julia Nevarez

AUX CONFINS DE CENTRAL PARK ET DE HARLEM

TRAJETS, REGARDS ET FORMES URBAINES

Lorsque vous vous promenez dans la rue dans le quartier de Harlem, faites attention à l'éclairage et au trafic pour déterminer le moment où traverser la rue. Contrôlez les coins de rue et jugez alors si une activité liée à la drogue s'y produit ou si des « indésirables » (SDF, personnages louches) y ont leur repaire ; s'il y a trop de mouvement ou d'activités liées à la drogue, si les gens sont trop bruyants ou s'ils ont des comportements de voyous. Sur les trottoirs, vérifiez aussi la présence de « clochards » ou si quelqu'un dort sur les bancs en bordure de Central Park. À la porte d'entrée du parc, regardez pour voir qui se tient là. Du haut du pont, regardez si des joggers sortent de la contre-allée du parc. Au dessous du pont, dans le tunnel, cherchez à voir s'il s'y trouve des SDF ou des drogués. Sur la pelouse à proximité de l'aire de jeu de la 110e rue Ouest et dans le parc vérifiez la présence de SDF, de drogués ou de chiens en liberté. Le long des trottoirs qui bordent l'aire de jeux, regardez qui « passe par là », qui traverse les allées et sur les buttes voisines cherchez à distinguer ceux qui « n'ont pas l'air correct ». Dans l'aire de jeux regardez s'il y a d'autres parents avec des enfants. Vérifiez s'il n'y a pas du verre cassé par terre et, dans le bac à sable, des aiguilles ou des seringues vides qui pourraient avoir été laissées là accidentellement par des drogués de la nuit. Après ce parcours éprouvant, cherchez une place assise à l'ombre sur les bancs sous les arbres, asseyez-vous et détendez-vous, tout en surveillant les jeux de vos enfants.

La sécurité : une navigation à vue

Ces propos rendent compte des parcours de parents, venus de leur quartier de Harlem, en passant par l'angle nord-est de Central Park, pour aboutir à l'aire de jeux¹. Si l'on tient pour établi ce que Michel de Certeau (1985) donnait à entendre, que la marche est à la ville ce que la parole est au langage, alors ces déplacements sont le langage habituel auquel les parents ont recours pour comprendre leur environnement et mettre au point leurs stratégies de sécurité. En cela, les parents produisent un espace composé d'autres espaces racontés dans leurs discours et leurs pratiques de sécurité. Alors que je vis moi-même dans ce quartier, bon

nombre des représentations présentées par les parents sur le cours de leurs déplacements sont similaires aux stratégies que je déploie, moi aussi, dans ma recherche de sécurité en parcourant ces quartiers.

Les parents apprennent à leurs enfants à donner la main pour traverser la rue, à ne pas parler à des inconnus, à considérer leur corps comme privé, à ne pas garder de secrets vis-à-vis de leurs parents. Ils racontent à leurs enfants que les filles sont vulnérables et les garçons forts, ils leur donnent la consigne d'utiliser le numéro 800 pour envoyer des messages au *beeper* de leurs parents en cas d'urgence et à utiliser le mot de passe secret pour identifier ceux qui sont inconnus de la famille et des amis. Les stratégies adultes insistent sur la surveillance visuelle, la perspective, être – consciemment et inconsciemment – sur ses gardes par rapport à des situations (présence de drogués) et des personnes dangereuses : « indésirables », « personnages louches » et SDF. Les adultes ont également tendance à éviter les endroits sombres et retirés, en particulier la nuit. Un couvre-feu et un retrait qu'on s'impose à soi-même constituent des stratégies d'évitement du danger, en particulier pour les femmes, ce qui aboutit souvent à un marquage des espaces par la peur (Madriz, 1997). Une femme entraînée aux arts martiaux se sent en sécurité partout. Ce sont, pour la plupart, des stratégies de sens commun qui font que les gens se sentent en sécurité ou évitent des dangers en parcourant l'environnement urbain. Il est probable que chacun d'entre nous a utilisé, dans une situation ou une autre, des stratégies similaires pour se protéger.

1. Cet article se fonde sur une recherche menée pour mon Doctorat, intitulée : *Paysages de valeur publique : étude de l'espace public et de la sécurité publique dans une aire de jeux de New York*. J'ai réalisé des entretiens avec des parents qui utilisent l'aire de jeux de la 110e rue Ouest, des parents qui ne l'utilisent pas et qui fréquentent, par contre, l'aire de jeux du Dana Center, situé à proximité de l'aire de la 110e rue. Les deux aires sont situées du côté nord de Central Park. J'ai aussi fait des entretiens avec les responsables et le personnel du Central Park Conservancy et du Department of Parks and Recreation, institutions qui gèrent les aires de jeux de Central Park et du quartier de Harlem. Au total 72 entretiens ont été réalisés au cours de l'été 1996.

Les Annales de la Recherche Urbaine n° 83-84, 0180-930-IX-99/83-84/p. 148-154 © METL.

Alors que ce parcours éprouvant au cours des déplacements quotidiens des gens suggère une lecture adaptable et flexible de l'environnement, permettant de s'appropriier et d'utiliser les espaces publics, ces trajectoires inscrites dans le paysage urbain délimitent aussi



Harlem.

des possibilités, des contraintes et des limites. Ces rythmes, ces pulsations ou même ces pas hésitants, lorsqu'ils sont placés dans d'autres contextes pertinents, décrivent plus complètement le spectre de ce qui constitue la sécurité publique urbaine.

Les espaces traversés dans ces parcours signalent l'état de l'infrastructure de Harlem. Ces paysages négligés et abandonnés ne sont pas des donnés, mais sont produits par ce que Smith (1991) décrit comme un développement inégal. L'échelle urbaine produite par la restructuration de l'économie au niveau global se manifeste dans la distribution inégale des ressources et des services, couplée avec la ségrégation sociale et spatiale dans la ville. L'évaluation de la sécurité dans l'espace public est alors fonction d'autres espaces et d'autres contextes : parce qu'elle n'est pas jusqu'alors confrontée à des comparaisons entre des paysages dissemblables, où les perceptions de la sécurité, et le degré

de sécurité lui-même varient, selon qu'il s'agit d'espaces bien aménagés et/ou esthétiquement plaisants et d'autres, ceux qui sont à l'abandon et délabrés. Par exemple, les parents qui utilisent l'aire de jeux de la 110e rue Ouest doivent appliquer une série de stratégies concertées pour manœuvrer en sécurité à travers les paysages qui lui sont adjacents. Cependant, ce sentiment de sécurité est relatif à d'autres espaces de jeux dans Central Park et dans Harlem. L'aire de jeu de la 110e rue Ouest est considérée comme moins sûre que d'autres espaces de jeu dans Central Park. Puisque l'existence simultanée d'aires différenciées est d'une manière générale présente dans la ville, on pourrait soutenir qu'une opposition relative similaire entre espaces sûrs/non sûrs existe partout dans la ville, de même qu'elle recoupe l'axe temporel jour et/ou nuit.

Les contextes de la sécurité dans l'espace public

Les tactiques individuelles de sécurité – en général en réaction à un sentiment global d'insécurité dans l'espace public – se rapportent à l'état des quartiers, tel qu'il est produit par l'allocation inégale des services et des ressources. La sécurité dans l'espace public, ses perceptions et les stratégies déployées par les habitants sont ainsi encastrées dans des contextes en interaction : matériel (l'état du quartier par rapport à celui d'autres quartiers dans la ville); historique (du ghetto de Harlem); institutionnel (les agences et institutions qui gèrent les services dans la ville); et économique (la restructuration globale de l'économie et la production simultanée d'espaces bien aménagés et d'autres délabrés).

En ce qui concerne les facteurs qui affectent la sécurité dans l'espace public urbain, des paysages bien entretenus et bien soignés coexistent avec d'autres espaces d'où l'esthétique et l'entretien sont absents, et ils sont considérés respectivement comme sûrs ou peu sûrs. Ce modèle divergent mais simultané de développement est organisé spatialement autour d'une polarisation selon les revenus et les écarts de niveaux d'éducation (pour ne désigner que quelques uns des facteurs en cause) qui suit la ligne de partage par classe et par race. Cette géographie a affecté la perception générale de la sécurité de quartiers comme Harlem d'une manière différente d'autres quartiers, par exemple, Times Square. Historiquement, Times Square a généralement été perçu comme peu sûr mais a été réaménagé comme un site central de consommation culturelle et de loisirs au cours de ces dernières années. Cette simultanéité entre espaces brillants et développés par opposition à ceux qui sont abandonnés et délabrés, se produit dans un rayon limité d'environ 60 blocs dans le quadrillage de la ville et s'insinue à travers la frontière flottante de Central Park.

Nous sommes à mi-chemin de ce que vous pourriez considérer comme le quartier de Harlem et le centre ville, hum, ce quartier est un petit peu mieux par rapport à l'autre, vous allez un bloc plus loin et vous voyez que c'est beaucoup plus propre et si vous allez un bloc dans l'autre sens c'est beaucoup plus sale. (Habitant de Harlem)

Le « ghetto » de Harlem a été construit comme l'icône préférée de cette partie de la ville qui symbolise – pour beaucoup de ceux qui y sont étrangers – un endroit « dangereux ». Pour ceux-là donc, le caractère dangereux de cette représentation prend le visage d'un « autre menaçant ». Pour les habitants, le caractère dangereux de leur environnement réside dans la dégradation des immeubles et des trottoirs, la détérioration des espaces de jeu et l'incertitude des possibilités d'emploi, affectées par une économie globale qui a bouleversé l'organisation du travail à une échelle qui tend de plus en plus à les exclure. Médinée par un manque de soutien institutionnel, l'allocation des ressources dans Harlem est tout juste suffisante, précaire si l'on veut dramatiser. Les pratiques institutionnelles sont alors abritées sous un discours « néo-libéral » qui naturalise la responsabilité individuelle, tandis qu'elle obscurcit et gomme la disparition croissante de la défense du « bien commun » que supposait l'État-Providence. Il n'est donc pas surprenant que lorsqu'on parle de sécurité dans l'espace public, la responsabilité semble en retomber en grande partie sur des stratégies individuelles de survie contre un paysage urbain toujours accablant et pour une longue période immuable, tel que celui que l'on peut trouver dans des quartiers comme Harlem.

L'ambiguïté de la surveillance

Les réponses institutionnelles au problème de la sécurité dans l'espace public tournent en général autour de la fabrication de discours idéologiques, où le sentiment d'insécurité contribue à détourner des circonstances plus contraignantes qui produisent structurellement le « ghetto », comme les réductions des dépenses publiques et les coupes budgétaires. Ces conditions nichées dans un espace global de flux de capitaux ne sont pas abstraites ou uniquement visibles dans l'état de l'environnement matériel, elles s'insinuent dans la vie quotidienne des habitants, localement. En tant que telles, elles sont présentes, avec des nuances ambiguës dans les discours sur la sécurité et les pratiques des habitants de Harlem. La vigilance des parents et leurs interprétations sur l'état du quartier diffèrent. Ils considèrent le quartier comme un environnement familier qu'ils connaissent comme leur propre territoire, et qui est donc moins menaçant, mais ils interprètent aussi l'état du quartier comme, au contraire, affecté par une allocation inégale des ressources.

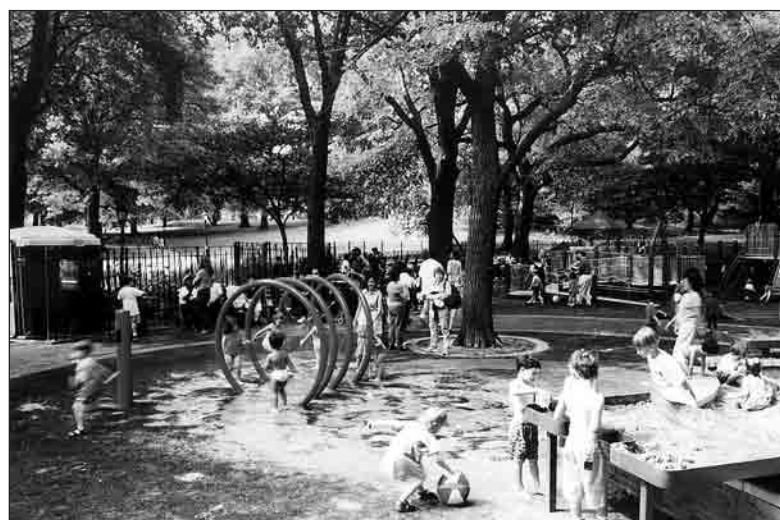
Lorsqu'on leur demande comment améliorer la sécurité de l'aire de jeux de la 110e rue Ouest, de nom-

breux parents exigent un renforcement de la présence policière dans le secteur. Mais cette demande d'un renforcement de la présence de la police est considéré par certains comme une réaction à l'allocation inégale des ressources à laquelle le quartier est dans l'ensemble confronté :

... Mais à propos de la sécurité, je pense qu'il devrait y avoir un peu plus de monde à surveiller par ici. Parce qu'il n'y a pas trop de gens avec qui on se sentirait en sécurité. Je ne les ai jamais vus, peut-être que les policiers passent par la rue d'à côté, mais il n'ont pas accès à l'aire de jeu, ici, comme je n'ai jamais vu personne avec qui je me sentirais en sécurité ici. Parfois je viens et c'est très isolé ici. Parce que, quand je vois un policier, je me sens comme protégé. Je pense qu'ils devraient passer dans des petites voitures. Le seul moment où j'ai vu des policiers, ça a été quand ils sont venus au tunnel, quand quelque chose se passait par là. (Habitant de Harlem)

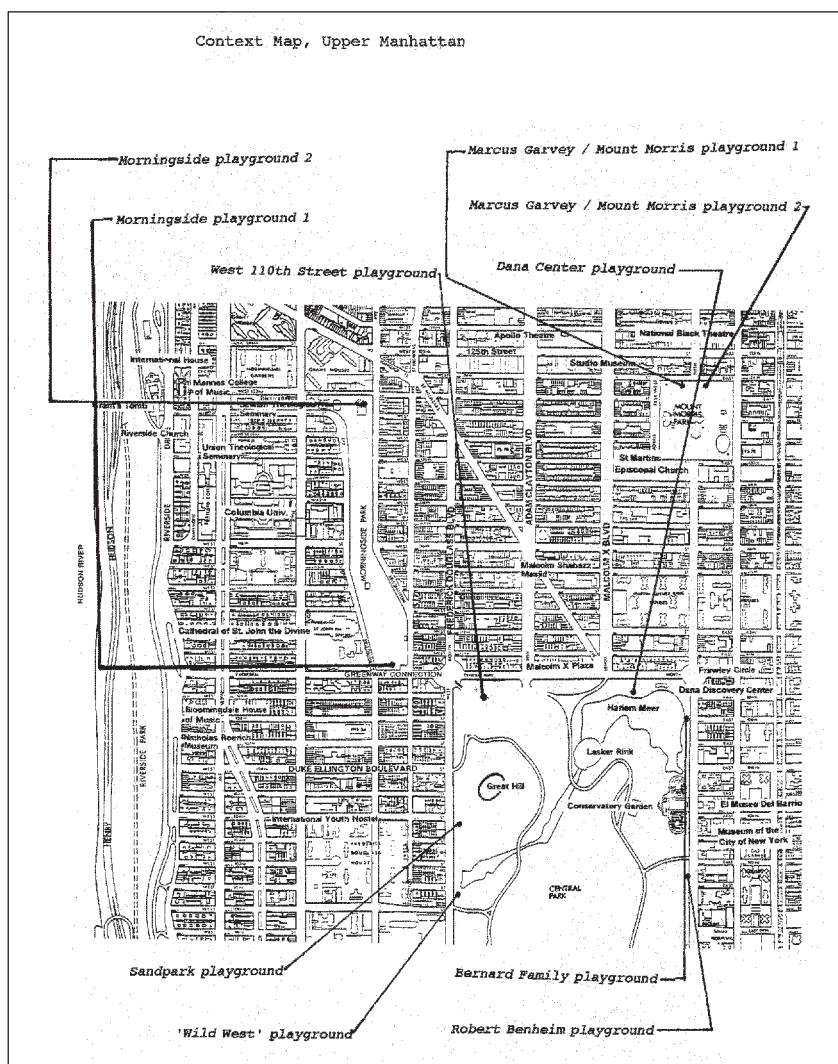
Vous voyez il y a des patrouilles dans cette aire de jeux [parlant d'une aire de jeux voisine dans Central Park], il n'y en a pas dans l'autre [celui de la 110e rue Ouest]. Ils ont justement oublié celle-ci et ce parc a été comme ça depuis longtemps. (Habitant de Harlem)

Mais le truc qui ne me plaît pas ici [la localisation de l'aire de jeux de la 110e rue Ouest] c'est qu'il y a un trafic de crack par là, sous ce tunnel, et vous voyez la police, mais rarement, c'est pas comme dans d'autres coins de Central Park, vous savez, pas dans cette communauté,



Robert Benheim playground, Central Park.

vous savez, dans d'autres communautés vous voyez qu'ils ont deux voitures de polices et c'est pas un coin où il y a beaucoup de délinquance. Ici, il y en a beaucoup, vous savez, aussi je pense qu'il devrait y avoir plus de protection policière ou s'il n'y a pas plus de protection policière, au moins un surveillant du parc, ici quand le parc ferme, vous savez. (Habitant de Harlem)



Carte du contexte, Manhattan/Nord.

La surveillance et plus particulièrement la présence policière est l'un des aspects des remarques des habitants qui sont le reflet de sentiments conflictuels et ambigus.

Surveillance et scepticisme

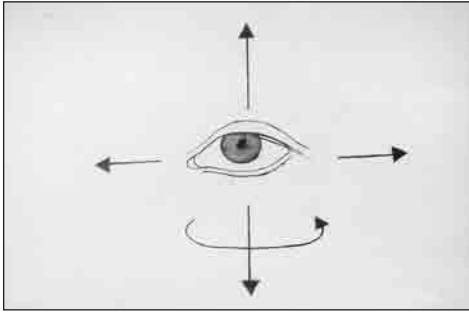
La surveillance recoupe des questions de pouvoir et de sécurité. Les parents sont polarisés dans leurs perceptions de la présence policière, certains personnifient la police comme des « anges de sécurité », alors que pour d'autres la présence policière est décrite avec un sentiment de scepticisme et de méfiance.

Je ne crois pas trop à l'activité de la police, mais vous savez il faut bien qu'il y ait un sentiment de sécurité. (Habitant de Harlem)

Le quartier alentour d'ici est très mélangé. Vous voyez plein de cadres qui vivent comme dans cet immeuble, les Tours [sur le parc] et vous voyez plein de gens installés

sur les bancs, vous ne savez pas de quoi ils sont capables et la police, certains dans la police sont plutôt méchants par ici. Je n'ai pas confiance dans la police, je n'ai pas confiance dans la police en général... je ne pense pas qu'ils aient un quelconque intérêt pour la communauté en général, vous voyez, [qu'ils aient] à cœur les intérêts de la communauté et ils sont juste comme, comment dit-on, comme des cow-boys sauvages, je ne fais pas confiance à la police [accentué]. (Habitant de Harlem)

Cependant, pour les habitants de Harlem, la surveillance ne se limite pas à celle de leur propre environnement. Être un homme afro-américain signifie que l'on incarne le profil d'un « autre dangereux ». Cette incarnation de signes et de représentations considérés comme menaçants et dangereux les accompagne dans leurs déplacements dans l'espace public, le plus souvent dans les endroits qui, de façon dominante, ne sont pas « noirs ». Ils sont par construction des prédateurs dans une « écologie de la peur » qui se localise de différentes manières : non dans l'étalement urbain du



La surveillance de l'œil, peinture murale.

Los Angeles évoqué par Mike Davis (1990), mais dans une mosaïque d'espaces publics juxtaposés, à l'échelle plus limitée du centre ville et des quartiers adjacents, à Manhattan.

La personnification du danger connaît sa plus forte accentuation dans le personnage du jeune Noir (Madriz, 1997). Lorsqu'elle parle de l'aire de jeux de la 110e rue Ouest près de Harlem, une Blanche mère de deux filles indiquait :

Croyez-moi, si quelque chose n'a pas l'air d'aller je ne serai pas ici.

[Lorsque vous dites que si vous voyez quelque chose qui ne va pas vous n'êtes pas ici, que voulez-vous dire?]

Vous savez, quelque chose comme des sales gosses agressifs, des gosses qui amènent leurs chiens et qui tapent sur n'importe quoi, des gosses qui cassent des bouteilles ou vous savez... des sales trucs. Je les surveille, vous savez.

Le positionnement de jeunes afro-américains comme « menace » est le reflet d'une tentative pour éviter de dévoiler la multiplicité des facteurs et des conditions qui affectent leur vie quotidienne. La « menace » que les jeunes afro-américains représentent à l'extérieur de leurs quartiers semble fonctionner comme un élément dissuadant le plein accès à l'espace public. Leur capacité de mouvement est destinée à être limitée et c'est le résultat de cette idéologie de la peur. À l'intérieur de leurs propres quartiers, il est rare qu'existent des espaces publics bien entretenus pour les loisirs. Là, les espaces publics disparaissent.

Pas d'endroit où aller, pas de centre

Les espaces publics manquent à Harlem. Les jeunes, qui ont davantage de temps de loisirs après l'école et sont en dehors des responsabilités du travail, semblent particulièrement affectés par leur absence. Selon un parent habitant Harlem :

Bon, le quartier a besoin de quelque chose comme, on a besoin de Centres pour ces gamins, on avait l'habitude d'avoir des Centres mais ils [le Gouvernement] suppri-

ment tout ça, mais ils ont besoin d'endroits pour eux pour ne pas traîner dans la rue et avoir des problèmes, avoir des problèmes avec la police et des trucs comme ça, vous voyez.

Les espaces publics pour des événements sociaux sont très nécessaires. Ils offrent des occasions d'établir des interactions sociales et facilitent la vie des réseaux et les contacts dans le quartier.

Il n'y a pas d'issue, il n'y a pas d'issue, ils n'ont pas de Centre, pas de [centre] communautaire où les gens pourraient aller, s'asseoir et parler, vous savez, je veux dire, ce que je veux dire, c'est qu'ils ont besoin d'un Centre communautaire où les gens de chaque communauté auraient la possibilité d'aller, de se rencontrer et de se parler de ce qui se passe dans le quartier, de ce qu'on aime, de ce qu'on aime pas.

Le manque d'espaces publics bien entretenus pour des événements sociaux et pour passer des moments de loisirs semble affecter Harlem, mais la situation est la même dans d'autres quartiers de la ville. Gregory (1998) a montré qu'un des principaux problèmes pour les afro-américains, jeunes comme adultes, à Lefrak City, Corona, Queens (New York), était le manque d'équipements de loisirs dans les espaces publics. Là, le comportement des jeunes était désapprouvé comme perturba-



Le tunnel près de la West 110th street, Central Park.

teur dans un programme post-scolaire se déroulant dans une bibliothèque proche. Les jeunes n'ont pas d'espaces publics pour leurs loisirs dans leurs propres quartiers.

La matrice de la sécurité urbaine

À l'intérieur de cette matrice complexe de la sécurité, les stratégies individuelles qui organisent trajectoires et chemins, rythmes et parcours, coexistent avec celles, souhaitées mais pas complètement satisfaisantes,

des institutions, comme la surveillance policière et/ou la mise à disposition d'espaces publics suffisants. L'écart entre les stratégies individuelles et les pratiques institutionnelles semble aboutir à une disjonction, qu'aggrave la disparition croissante des espaces publics. La possibilité de développer des réseaux et des tentatives collectives paraît entravée par cette attitude confuse consistant à rejeter la faute sur des « autres » individuels, alors que des initiatives simultanées tendant à la restructuration entre les échelles globales et locales altèrent les paysages économique, social et matériel. Parmi ces espaces bloqués et ces signaux bruyants, certains discours et certaines pratiques de régulation de la sécurité publique et de l'ordre public mettent en équiva-

lence liberté et autorité. Dès lors, le déploiement de la police est préféré, en tant qu'alternative institutionnelle, à la création et à l'entretien d'espaces publics suffisants. Certaines des fragiles connexions possibles se construisent sur un sentiment incertain de peur : peur de marcher, peur de bouger, peur de l'extérieur. La peur referme l'éventail des options et des choix. Comment devons-nous faire pour désintriquer les qualités de vie qui se trouvent liées dans la matrice de la sécurité, et ouvrir ainsi des possibilités d'établir des relations claires, ouvertes et fortes... ?

Julia Nevarez

Traduit de l'anglais par Hervé Maury

BIBLIOGRAPHIE

Davis M., « Fortress Los Angeles : the militarization of urban space », in Michael Sorkin éd., *Variations on a theme park*, New York, Noonday Press, pp. 154-180, 1992.

De Certeau M., *Practices of space ; on signs*, (Marshall Blonsky, éd.), Baltimore, The John Hopkins University Press, 1985.

Foucault M., « Of the other spaces », *Diacritics*, n° 16, 1986, p. 22-27.

Gregory S., *Black Corona ; Race and the politics of place in an urban community*, N. J. Princeton University Press, 1998.

Madriz E., *Nothing bad happens to good girls : fear of crime in women's lives*, London, University of California Press, 1997.

Smith N., *Uneven development ; nature, capital, and the production of space*, Cambridge, Massachusetts, B. Blackwell, 1991.

Julia Nevarez, jeune docteur en psychologie de l'environnement, enseigne l'« urban safety » au département d'études urbaines du collège de Queens, dans le cadre de l'université de New York City. Originnaire de Porto Rico, elle habite Harlem, et fait partie d'un réseau de chercheurs travaillant avec les mouvements sociaux new-yorkais.